Le Courrier des Opelousas.

VOL. 4. **OPELOUSAS, PAROISSE ST.-LANDRY, [Louisiane,] 9 FEVRIER, 1856.** **No. 10.**

OPELOUSAS:

SAMEDI MATIN, 9 FEVRIER, 1856.

☞ Nous sommes autorisés d'annoncer que M. Charles Close est candidat à la place de Représentant du 3me Arrondissement du Jury de Police de cette Paroisse, comprenant Gros Chevreuil, Grand Côteau et Coulée Croche, à l'élection qui aura lieu le second Lundi de Mai prochain.

Opelousas, 17 Nov., 1855.

☞ Nous sommes autorisé à annoncer M. Auguste M. Perrault comme candidat à la place de Constable de Ville, pour la ville des Opelousas, à l'élection qui aura lieu le premier Lundi d'Avril prochain. [Opelousas 24 Nov. 1855.

☞ La malle de Dimanche et Mercredi derniers ayant entièrement manqué quant aux journaux, ceci nous met dans l'impossibilité de publier et le message du Gouverneur, et le Prix-Courant de la Nlle.-Orléans, ainsi que nous nous l'étions promis.

☞ Le temps qu'il fait depuis un mois et demi est certainement le plus froid, le plus humide et le plus désagréable que l'on ait vu depuis plus de 25 ans. Jamais le froid n'a été aussi intense et d'aussi longue durée que depuis le 23 Décembre dernier. Le sol est demeuré complètement gelé depuis cette date, à l'exception de 3 ou 4 jours d'une température assez modérée, comparativement au froid glacial de la saison. Ceci nous a naturellement conduits à une situation tout au moins très désagréable. Les chemins sont pour la plupart impraticables; on ne peut aller à la campagne et sur les chemins publics sans rencontrer des wagons, des buggys ou d'autres véhicules embourbés au milieu du chemin, ce qui rend la marche d'autant plus difficile. Le bois de chauffage se vend ici 4, 5 et même $6 la corde; encore, n'en a pas qui veut, et souvent des personnes placées dans une position pécuniaire assez aisée ont eu à souffrir du froid glacial, faute de bois de chauffage.

La voiture qui porte la malle a suspendu son cours, et la poste nous arrive maintenant à cheval, et ne porte que les lettres.

On se souviendra sans doute de cette saison comme de la plus sévère dont on puisse se souvenir en Louisiane.

☞ Deux ventes de successions auront lieu la semaine prochaine en notre Paroisse: la première se fera Mercredi, à la Pointe de Plaquemine, où il se vendra une petite habitation, 3 esclaves, &c. à un, deux et trois ans de crédit.

L'autre se fera Jeudi, près de Washington, où il se vendra une habitation, 12 esclaves, chevaux, &c. à des conditions raisonnables.

Pour les particularités, voir les avis dans une autre colonne.

☞ Les officiers du steamer *Opelousas* voudront bien recevoir nos remercîments pour les journaux de la Nouvelle-Orléans qu'ils ont eu l'obligeance de nous envoyer, et desquels nous nous proposons de faire d'amples extraits.

BANKS ELU ORATEUR.

Les journaux de la Nouvelle-Orléans, que nous avons reçus par l'*Opelousas*, jeudi dernier, nous apprennent que Banks, le candidat Free-Soiler, pour Orateur de la Chambre des Représentants, à Washington City, a été élu à la pluralité des voix, le 2 courant.

A ce sujet, voici les réflexions justes et sensées que fait le *Delta* de la Nlle-Orléans du 4:

"L'agonie n'existe plus! Banks est élu Orateur. L'abolitionisme et le know-nothingisme ont triomphé!

"L'homme qui a prononcé au Congrès qu'il ne pourrait dire lequel, du nègre ou du blanc, était l'être supérieur, est maintenant investi du droit de la formation des divers comités, ou en d'autres mots, il est chargé de diriger en partie la législation du Congrès pendant la présente session.

"Le Représentant le plus avancé des idées du Massachusetts est choisi de préférence à M. Richardson, l'homme dont la seule ambition était de personnifier les principes de la Constitution américaine, sans égard pour le Nord,—l'Est,—l'Ouest ou le Sud. Le grand admirateur de la race africaine, et en même temps proscripteur de la race blanche Caucassienne, a supplanté l'émule de Jefferson, de Jackson, de Polk et des grandes intelligences de notre Union.

"Puisque Banks est Speaker, nous devons nous attendre à voir Sumner mis en avant pour la présidence, avec les noms de Wendell, Phillips ou Horace Greeley sur le même ticket.

"Nous espérons sincèrement que Banks sera aussi fanatique que possible, et que son parti le soutiendra strictement dans le sentier qu'il a promis de suivre, car il n'y a que les résultats qui en découleront qui puissent faire voir au Sud le danger dans lequel il est. Que le nouvel Orateur agisse d'une manière consistante avec les principes de son parti. Qu'il ne forme que des comités abolitionistes. Il nous rendra ainsi un plus grand service que ne pourrait le faire de nombreux et éloquents discours en faveur des droits du Sud.

"Mais si nous devons nous rappeler que les Free-Soilers ont voté comme un seul homme pour Banks, nous ne devons pas oublier non plus que les Know-Nothings du Sud l'ont élu. Pour ceci ils ont droit à notre gratitude."

☞ Le fleuve est pris par la glace devant la ville, depuis huit jours, et offre un passage solide aux voitures. La température, qui était devenue très douce dimanche dernier, s'est abaissée de nouveau après une chute de neige. Mercredi matin, le thermomètre de Fahrenheit marquait 20 degrés au-dessous de zéro. C'est le plus grand froid qu'on ait éprouvé à St. Louis depuis plusieurs années.—*Revue de l'Ouest.*

Riche.—Le membre le plus riche du Congrès actuel est, dit-on, M. William Aiken, de la Caroline du Sud. Il a un millier de nègres, et sa fortune se monte à deux millions de piastres.

Decorations a des Americains.—Le *Moniteur Universel* nous apprend aujourd'hui que de nouveaux citoyens de l'Union ont été nommés par l'empereur, chevaliers de la Légion-d'honneur.

(*Extrait du Courrier de la Louisiane du 27 janvier.*)

RACHEL.

Ainsi que nous l'avons écrit, ces jours derniers, il y a tout lieu d'espérer que la maladie de Rachel n'est pas aussi grave qu'on le disait. On affirme même que la santé de la grande tragédienne est plus florissante que jamais, et que son refus de jouer à la Havane résulte non pas de ses souffrances physiques, non pas d'une liste de souscription médiocre, mais de difficultés survenues entre elle et son frère.

Quoiqu'il en soit, Rachel est à la Havane, et il est à présumer qu'elle rendra visite à notre ville, où elle trouverait une somptueuse hospitalité. La Nouvelle-Orléans— nous croyons pouvoir l'écrire hardiment—est la ville de l'Union où le goût des arts est le plus développé: c'est ici que les sommités artistiques ont toujours reçu le meilleur accueil, ont été le mieux appréciées. Nous ne nous attelons pas à la voiture d'une danseuse; nous n'allons pas passer des heures entières sous la fenêtre d'une tragédienne, afin de voir passer son ombre, mais nous avons la conscience, le culte du beau. C'est ici, de ce côté de l'Atlantique, que se sont le mieux conservées les coutumes françaises; c'est ici que Rachel serait le plus chez elle.

On nous affirme que dans tous les hôtels de la ville, les demandes d'appartements arrivent en foule, chaque jour; que de tous les Etats voisins, de riches voyageurs veulent se mettre en route, afin d'avoir la bonne fortune de connaître ce merveilleux talent. Tous ces pélerinages artistiques nous vaudront un surcroît considérable de population, d'une population opulente, dont les besoins de luxe ne peuvent que faire prospérer notre commerce.

Nous en sommes donc certain, la venue de Rachel, à la Nouvelle-Orléans, serait une brillante affaire et pour elle et pour le spéculateur qui l'engegerait.

Nous croyons savoir, de source certaine, que le directeur du Théâtre d'Orléans va faire des propositions à la tragédienne, propositions telles qu'elle les acceptera, selon toutes probabilités.

Rachel rencontrerait, au Théâtre d'Orléans, des sujets d'une valeur réelle et au moyen desquels elle obtiendrait certainement un ensemble des plus satisfaisants. En contractant avec M. Boudousquié, elle ne courrait aucun risque, et serait certaine de réaliser un fort beau montant. D'un autre côté, nous le répétons, nous croyons que la spéculation serait des plus fécondes pour le Directeur de la troupe française. Non seulement, sa salle serait trop petite pour suffire aux innombrables demandes de billets; mais encore, tout ce flot de nouveaux venus, qu'appellerait, ici, la présence de Rachel, se porterait aux représentations ordinaires de l'opéra.

Rachel n'est pas restée seule en Amérique. On nous dit que deux de ses sœurs s'y trouvent encore, et nous devons donc attendre à voir, ici, ce trio de talents.

Il ne se passera pas longtemps, sans que nous sachions à quoi nous en tenir la-dessus.

UN TERRIBLE MARQUIS.

Nous lisons dans une chronique parisienne:

Je passe à un moins grave sujet. Voici des Nouvelles qui nous arrivent de l'Amérique du Sud et qui nous apprennent ce que deviennent, non les vieilles lunes, mais les vieux dandys. Tout le monde à Paris a connu le marquis de L...., ce marquis mince, élancé, d'une apparence presque féminine, et qui était d'une force colossale. Un jour, à l'embarcadère du chemin de fer de Saint-Germain, un inspecteur de service veut l'empêcher de monter sur l'impériale d'un wagon; le marquis ne tient aucun compte de la défense; l'inspecteur insiste; le marquis impatienté prend le malheureux inspecteur par la poitrine et le jette sans efforts par dessus une barrière qui séparait la ligne de Versaille de la ligne de Saint-Germain. Quel terrible logicien que ce marquis! Du reste, il tirait l'épée comme Saint-Georges et traçait à trente pas sur une plaque de fonte son nom avec les balles de son pistolet. En 1884, les jeunes gens d'une ville du Midi ayant eu le dessous dans des duels avec les officiers de la garnison, notre marquis quitte aussitôt Paris, tombe dans la ville en question comme un obus, et se rend tout droit au café qui était le quartier général de leurs adversaires. Des chapeaux à cornes gisaient sur les tables et les tabourets; le marquis s'empare du premier qui lui tombe sous la main, ouvre la porte du poële et jette le chapeau dans le feu. Grande rumeur parmi les dragons. On va se battre, et, une heure après, c'en était fait de l'infortuné propriétaire du chapeau.

Un pareil redresseur de torts devait aller loin: il alla en effet, en Californie. Sous ces latitudes dorées, où le bras a détrôné la tête, l'homme intelligent n'est pas celui qui pense, mais celui qui agit. C'est la contre-partie de ce qui se passe en Europe. Notre marquis commença par fourrer son titre dans sa poche, et se fit chasseur d'élans. Il allait ensuite de placer en placer vendre aux chercheurs d'or le produit de sa chasse. Mais, ce commerce ne le satisfaisant qu'à moitié, il se lança dans la haute spéculation. Les aventuriers de tous les pays, Américains, Allemands, Français, Péruviens, Anglais, Brésiliens, qui s'étaient munis de pioches, de tamis et d'instrumens de lavage, avaient eu le tort grave de ne point assez se préoccuper du beau sexe au départ. Ils se trouvaient donc dans la cruelle position des compagnons de Romulus, et il n'existait malheureusement pas de Sabines dans les environs. Quoique chercheur d'or, on a un cœur. Le marquis, illuminé par le génie des affaires, lança des raccoleurs dans toutes les directions, et se rendit lui-même au Mexique, d'où il revint sur un navire chargé de colis humains. Il amenait une cargaison de femmes sensibles, et il réalisa un très beau bénéfice. On comprendra la spéculation quand on saura qu'à cette époque, la femme se négociait avec une merveilleuse facilité sur les placers, et que le prix moyen d'une beauté de trente ans, en bon état, était de trente mille francs, payables en poudre d'or. Les brunes se tenaient très haut, et les blondes s'enlevaient avec *primes* à cette bourse transatlantique-*Proh pudor!*

Il ne faudrait pas croire, du reste, que cette traite des blanches se fit dans les mêmes conditions que la traite des noirs. Le mineur californien, quelle que fût sa nation, ne pouvait s'acheter une femme qu'autant que celle-ci consentait à le suivre. Dans ces cas, le mariage avait lieu immédiatement devant les autorités locales, lesquelles, à chaque arrivage de navires chargés de la précieuse cargaison, passaient plusieurs jours et plusieurs nuits à bénir ces fiançailles élémentaires. Si la moralité s'exilait de la terre, on la retrouverait aux placers du Sacramento.

Devenu riche, le marquis de L.... acheta une ferme située très avant dans l'intérieur des terres, et il se mit en route pour prendre possession de sa nouvelle propriété; mais il avait compté sans une nichée de solides gaillards depuis longtemps établis sur la plantation, et qui lui déclarèrent leur résolution bien arrêtée de le tuer à coups de fusil s'il persistait dans sa résolution de rester sur la terre qu'il avait payée. Cela se pratique ainsi dans cette société primitive. Le nouveau propriétaire, contraint de battre en retraite, revint au bout de quinze jours à la tête d'une bande de héros recrutés un peu partout. Il est inutile d'ajouter que les usurpateurs furent mis en complète déroute. La prise de possession se fit avec la plus grande solemnité. Mais, comme le marquis ne pouvait se résigner à licencier les honnêtes gens qu'il avait conduits à la victoire, il prit le parti de guerroyer contre celui-ci et contre celui-là. Le bruit de ses prouesses attira sous ses drapeaux tous les dénicheurs d'or ruinés ou malheureux, et la bande qui n'était d'abord qu'une patrouille, devint bientôt un corps d'armée cosmopolite. Il fallait être polyglotte pour commander ces compagnies franches, qui contenaient des exemplaires de toutes les races. Dans ces derniers temps, le général fantaisiste, ayant eu quelques démêlés avec le gouvernement de l'endroit, battit dans deux ou trois rencontres les troupes envoyées contre lui. Mais, hélas! la victoire le trahit; un jour, ses soldats lâchèrent pied et prirent la fuite; le marquis, fait prisonnier, fut fusillé par derrière.

Ainsi mourut ce lion.... du boulevard du Gand. En ce siècle prosaïque, il frisa plus d'une fois la Cour d'Assises; s'il eut vécu au moyen âge, l'histoire aurait inscrit son nom parmi les héros.

LA PAIX.

On écrit de Vienne, le 12 décembre, au *Journal allemand de Francfort*:

"La Russie n'a fait jusqu'ici aucune communication qui puisse justifier les bruits de paix qui circulent, et il est probable qu'elle n'en fera pas avant la réunion des diplomates russes qui doit avoir lieu à Saint-Pétersbourg. L'ambassadeur de Russie à Vienne, le prince Gortschakoff, n'a pas non plus jusqu'ici reçu de Saint-Pétersbourg des ouvertures qui puissent autoriser les espérances de paix.

"M. de Fonton partira le 7 pour Saint-Pétersbourg, d'où il reviendra à Vienne dans quatre semaines."

LE CZAR DE RUSSIE.

D'une correspondance adressée de Saint-Pétersbourg au *Constitutionnel*, nous détachons le passage suivant:

Pourtant le grand-duc s'est placé à la tête du vieux parti russe en opposition de ce qu'il appelle la faiblesse du czar. Les choses sont allées fort loin; il y a eu entre les deux frères des altercations très vives. Constantin a affecté, en plusieurs circonstances, de ne pas se montrer à côté de son souverain dans les cérémonies publiques, dans les revues, dans les conseils où il était convoqué, en faisant dire par ses affidés "qu'il ne voulait rien avoir de "commun avec un Romanoff assez peu soucieux de "l'honneur de son nom et de la dignité de sa cou- "ronne pour songer à conclure la paix avec les puis- "sances occidentales."

A en juger par la sévérité de ce langage, par la scission profonde qui séparait les deux frères et par le mal que se donnait le grand duc pour acquérir de la popularité, on peut supposer que, livré à lui-même, l'empereur a souvent songé à traiter la paix à des conditions acceptables.

Je crois pouvoir vous donner l'assurance qu'il a été récemment éclairé sur la situation des esprits en Russie. Un membre du parti allemand, dont je ne puis vous transmettre le nom, a pu parvenir au czar par l'intermédiaire de l'impératrice Marie. Il a eu de nombreuses audiences, toutes de plusieurs heures, dans lesquelles le pour et le contre ont été examinés à fond. L'empereur sait aujourd'hui à quoi s'en tenir exactement sur les tendances du peuple russe, sur la nécessité où il est réduit par les événements d'écouter les propositions qui lui seront faites au nom des parties engagées dans le conflit. Il sait que le commerce russe est presque anéanti, que les transactions sont devenues impossibles par suite du défaut d'argent, que les banques de l'empire n'inspirent aucune confiance. Il sait encore que ses favoris l'ont trompé sur tous ces points, et que les tentatives qu'il pourrait faire pour continuer la guerre ne le conduiraient pas bien loin, puisque les levées en cours d'exécution rencontrent dans plusieurs provinces des difficultés à peu près insurmontables.

L'œuvre de la paix a donc été commencée ici par l'impératrice Marie, dont l'influence des prêtres et des favoris avait un peu fait pâlir l'étoile; elle est continuée par la reine douarière des Pays-Bas, qui est venue à Saint-Pétersbourg, ainsi que je vous l'ai annoncé hier, pour réconcilier ses neveux Alexandre et Constantin.

On croit ici que le grand duc a fait amende honorable; je vous transmets ce bruit sans y ajouter foi. Le grand-duc n'est pas homme à revenir sur les décisions les plus fâcheuses.

Quoiqu'il en soit, les propositions de paix viendront dans un moment opportun. Maintenant, restent à connaître les conditions dont l'Autriche se fait l'intermédiaire, car, quels que soient les sentiments d'Alexandre II et son désir personnel de traiter de la paix, il n'est pas possible de dire à l'avance s'il acceptera ou repoussera des conditions qui sont encore inconnues.

Le Gouverneur Clark, de New-York, dans son dernier message à la Législature, donne des vues bien hautes sur les questions de l'émigration étrangère et des lois de naturalisation. Elu l'année passée, à l'époque de la fureur du Nativisme, si générale dans les Etats du Nord, et vainqueur du parti Démocratique, les Know-Nothings américains n'avaient pas hésité de proclamer son triomphe comme un succès des natifs. Mais quel est leur désappointement en parcourant ce message, de le voir se poser en faveur des lois actuelles de naturalisation et de l'encouragement de l'émigration.

En face de la désorganisation dans laquelle se trouve le nouveau parti dont la section Nord a fait une fusion avec les *Républicains noirs*, et quand on considère les éléments de discorde qui amènent ce résultat, il est facile de prévoir la chûte complète du parti. Tant qu'il ne s'agissait que d'élections d'Etat, les choses allaient bon train. Dans de certaines latitudes le Know-Nothingisme exploitait principalement la proscription religieuse, avec la proscription des étrangers, comme un accessoire; en d'autres latitudes, c'était le Nativisme qui faisait les frais de la campagne électorale; ailleurs, c'était ces deux éléments réunis mais subordonnés à l'abolitionisme. De là une quantité de victoires partielles, qu'ils durent payer bien cher par la suite. Car quand il fut nécessaire d'avoir une convention générale dans le but de se nationaliser, tous ces éléments se heurtèrent: la Louisiane tolérante fut ostracisée, treize Etats du Nord se retirèrent de l'assemblée, et il ne resta que les *Nationaux* (!) qui adoptèrent à l'unanimité la fameuse plateforme de Philadelphie, avec toutes ses mesquineries et son fanatisme. Ils ne pouvaient réellement faire mieux; et s'ils avaient réussi à tous s'entendre, ils auraient prouvé qu'ils étaient capables d'ajouter un autre étage à la tour de Babel.—*Constitutionel.*

L'ANGLAIS ERRANT.

Une correspondance de Constantinople contient ce qui suit:

On raconte à Constantinople, au sujet de lord Stafford Redcliffe, une anecdote qui témoigne assez du caractère rancunier de l'ambassadeur anglais.

Un attaché de l'ambassade, M. Granville-Murray, avait fait paraître au commencement de 1855 un ouvrage intitulé: l'*Anglais errant*, qui produisit à Londres une vive sensation, plutôt à cause de ses brillantes qualités de style qu'en raison des sujets qu'il traitait.

L'*Anglais errant* rôdait plus particulièrement en Turquie et dans l'ambassade anglaise.

M. Granville-Murray y avait trouvé prétexte à observation fines, à des études profondes, dont le résumé formait une satire un peu vive, mais toujours vraie, où lord Stafford n'était pas épargné.

"En pareil cas, si épais que soit le voile de l'anonyme, il ne tarde pas à être percé."

Le gouvernement anglais, craignant les conséquences du caractère vindicatif de lord Strafford, avait rappelé M. Granville-Murray. Mais ce dernier, ne pouvant croire que le noble lord ignorât le pardon des injures, revint à Constantinople en vertu de son titre.

Lorsqu'il voulut parler à lord Strafford, celui-ci lui fit faire douze heures d'antichambre et le renvoya, après lui avoir fait annoncer qu'il ne le reverrait pas.

M. Grandville-Murray rentra à son hôtel et se préparait à se dédommager des fatigues de l'attente dans un sommeil réparateur, lorsque lord Strafford s'avisa de le faire réveiller à minuit pour le renvoyer immédiatement en Angleterre avec des dépêches.

"S'il revient dans l'hiver, ajouta le rancunier vieillard, je l'enverrai par terre à Bucharest, et je réponds bien qu'il ne se présentera plus."

Un vol accidenté.— Le 1er janvier, dit le *Courrier des Etats-Unis*, a eu lieu un vol dont l'audace n'a échoué que par le plus singulier des hasards.

Des malfaiteurs s'étaient introduits, à l'aide de fausses clés, dans un magasin d'habillements pour hommes situé no. 172, Fulton street. Là ayant refermé la porte sur eux, ils avaient procédé en toute sécurité au choix des articles qui leur convenaient le mieux, et en avaient rempli onze sacs. Un chariot couvert attendait à la porte. On y chargea prestement huit sacs et l'on partit au grand trot.

Mais voici qu'au tournant de Broadway un traîneau-omnibus accroche le chariot; les brancards de celui-ci cassent, le cheval se dégage et part comme une flèche, et les voleurs ne croient pouvoir mieux faire que de le suivre.

Plus ou moins longtemps après, la police passant par là d'aventure découvrit le chariot abandonné et crut prudent d'emmagasiner à la station les marchandises qu'il contenait. Le lendemain, le propriétaire du magasin, venant faire la déclaration du vol dont il avait été victime, était agréablement surpris en se voyant restituer ce qu'il considérait déjà comme irrévocablement perdu.

Mission du general Canrobert.—Le *Journal de Brede*, qui est un des journaux les mieux informés de l'Allemagne, contient, d'après une lettre de Vienne, les renseignements suivants sur la mission du général Canrobert auprès des cours scandinaves:

"On assure, dans les cercles bien informés, que le général Canrobert n'avait pas pour mission de demander aux gouvernements suédois et danois une coopération active à la guerre. La France ne demandait provisoirement qu'un appui moral en faveur de la cause des alliés, et l'on prétend en effet que la Suède et le Danemark se sont placés à peu près sur la même ligne que l'Autriche; elles se sont approprié les demandes de la France et de l'Angleterre dans la forme qu'elles avaient aux conférences de Vienne et ont promis leur assistance de fait pour certaines éventualités; mais la question de la coopération proprement dite a été réservée, et si on fait l'année prochaine une campagne dans la Baltique, les Etats scandinaves s'y participeront pas."

OPINION SUR L'AMERIQUE.

Lady Emeline Stewart Wortley, fille du duc de Rutland, veuve de Charles Stuart Wortley, et qui vient de mourir en Syrie, était une touriste de distinction. Après avoir visité l'Amérique, elle a écrit sur nous des pages pleines de justice et de jugement. Elle a gardé de doux souvenirs de ce qu'elle a vu aux Etats-Unis, et elle en parle dans les termes suivants:

"J'aime de plus en plus les Américains. Ils sont courtois et obligeants, et semblent désirer avec ardeur que les étrangers emportent d'eux une impression favorable. Que les autres voyageurs en disent ce qu'il leur plaira; quant à moi, je suis décidée à ne point me laisser influencer par des préjugés, et de rapporter exactement ce que j'ai vu d'eux. Je continuerai à écrire leur éloge, si aucune bonne raison ne vient modifier mon opinion à leur égard, et je dirai surtout toute l'obligeante courtoisie, toute la généreuse hospitalité qu'ils accordent aux étrangers.

"J'en ai été souvent témoin. Ce n'est que très rarement que j'ai eu à constater ces usages peu raffinés que, si souvent, on leur a attribués, et je n'ai jamais trouvé ces exemples dans les hautes régions de leur société: il y a des degrés en Amérique comme partout. Là, les classes supérieures ont toujours de belles manières; elles sont d'une nature riche, elles ont infiniment de connaissances acquises, et un extérieur rempli de distinction. Qu'il me soit permis de dire, en passant, que les capitaines de steamboats sont en général une classe d'hommes parfaitement élevés, d'une politesse exquise dans leur conduite de chaque jour, et remplis de respect et de complaisances pour les passagers."

C'est aussi une femme qui a écrit ces lignes, que nous détachons au milieu de mille autres, et une femme qui a fréquenté les premières villes de l'Angleterre.

(*Courrier de la Louisiane.*)

LES INDIENS DE L'OREGON.

Le *Courrier de Puget Sound* déclare que les tribus indiennes qui se sont révoltées, et ont juré mort aux "visages pâles," réunies comptent au moins 4,000 guerriers. S'il en est ainsi, les 600 hommes envoyés contre eux, peuvent bien ne pas être suffisants, malgré leur incontestable supériorité, en fait de tactique militaire.

Une compagnie de mineurs venant de Fort Colville, et composée d'un Américain, R. Bradley, et de plusieurs Français, a donné au lieutenant Slaughter, des renseignements sur les forces des tribus indiennes, qui lui ont donné à penser et l'ont fait rétrograder. Ces forces se composent 2,000 Indiens bien armés et prêts à commencer la guerre, et de deux milles autres qui n'attendent qu'un signal pour pousser le cri du combat. Ils ont arrêté cette compagnie et auraient infailliblement scalpé et tué Bradley, s'ils ne l'avaient cru Français, comme ses compagnons.

"Il est remarquable, dit le *Courrier de Puget Sound*, qu'ils n'en veulent qu'à la vie des Américains, et que dans toutes les compagnies où les Américains ont été tués, la vie des Français a été respectée, et que, dans bien des occasions, ces derniers ont sauvé la vie à des Américains, en les faisant passer pour Français comme eux.

"Les dernières nouvelles deviennent de plus en plus sérieuses.—Les Walla-Walls sont sur le point de se joindre aux Nez-Percés; le chef des Walla-Walls, "Pee-Peu-Mox-Mox," (le serpent Jaune,) a planté ses tentes sur la rivière Yakima, et de là, envoie des commissaires pour engager les tribus de Colombia à venir le joindre.

"Un nommé Ferguson, qu'on supposait tué par les Indiens, vient d'arriver; ce malheureux est resté 13 jours perdu, n'ayant rien pris pendant ce temps, que quelques poignées de boutons de rosiers et quelques fruits sauvages, il faisait pitié à voir. Il s'est échappé d'une manière miraculeuse, il était avec un autre, nommé Yves, lorsque tout deux furent attaqués, Yves s'échappa en courant, et Ferguson se laissa tomber de sa mule feignant d'être tué, les Indiens se mirent à la poursuite d'Yves, et un seul se détacha pour venir scalper Ferguson, qui se relevant, l'étendit d'un coup de fusil et se sauva.

"Ferguson dit avoir vu plus de 1,500 Indiens marchant sur la vallée de Yakima, et une fois réunis, les forces doivent s'élever à 8,000."

Panique au Théâtre de la Gaité.—La représentation de la troupe Keller au Théâtre de la Gaité a été troublée, hier soir, par un incident qui n'a heureusement eu aucune suite fâcheuse. Il parait que vers le milieu de la soirée, une légère fumée qui s'était répandue dans le théâtre fit prononcer à quelqu'un le mot de feu, et que chacun s'empressa d'évacuer la salle, en proie à une panique inconcevable. Dans ce moment on a vu un gros Monsieur passer pardessus la tête de plusieurs dames avec l'agilité d'un Ravel, et un autre plus pressé encore, trouvant les issues encombrées, escalader le balcon et se laisser glisser le long des colonnes de fer de la façade avec une hardiesse qui témoignait de sa frayeur. Arrivé à bon port dans la rue, ce dernier s'éloigna sans regarder en arrière et sans paraître avoir le moindre regret pour la meilleure partie de sa culotte qu'il laissait accrochée aux aspérités de la colonne.

Peu à peu cependant, le calme se rétablit à l'intérieur et à l'extérieur; le directeur vint annoncer la cause de cette panique, (un feu de haillons dans le voisinage), et la représentation reprit son cours.

(*Abeille.*)

NOUVELLES DE SAINT-DOMINGUE.

Le correspondant du *Herald* écrit de Saint-Domingue, à la date du 28 novembre, que l'empereur Soulouque, qui s'était récemment mis à la tête d'une force imposante pour rencontrer les Dominicains, s'est remis en marche pour revenir dans la capitale sans avoir tiré un seul coup de fusil.

Deux navires français ont été signalés à Saint Domingue. Le commandant a fait hisser son pavillon et une correspondance a immédiatement été échangée avec le consul français.

Un courrier, portant des dépêches cachetées a, sur le champ, été envoyé à l'empereur qui, après en avoir pris connaissance, est retourné sur ses pas.

Le bruit circulait, et cette rumeur semblait généralement accréditée, que le gouvernement français ne permettra pas aux Haïtiens de molester les dominicains.

Le choléra continue à faire des ravages le long du littoral; cependant, lorsque les secours médicaux sont appelés à temps, la maladie ne fait que peu de victimes. Le commerce est fort peu actif, mais maintenant que la paix va être proclamée, il n'est pas douteux que les affaires reprennent leur activité habituelle.—*Courrier.*

☞ Le journal le *Czar*, qui se publie à Cracovie, affirme que le gouvernement russe a l'intention d'effectuer immédiatement l'émancipation des serfs dans tout l'empire. L'empereur serait personnellement favorable à la mesure, et l'aristocratie territoriale, sondée à ce sujet, n'y mettrait aucune opposition.

Chemins de fer.— On parle beaucoup à New-York de l'établissement d'un chemin de fer entre cette ville et la Nouvelle-Orléans. La plus grande partie de la ligne est déjà construite, mais les différentes sections ne sont pas reliées entre elles. Il serait assez singulier de voir exécuter par des capitalistes de New-York un railway entre Mobile et la Nouvelle-Orléans. La chose, loin d'être impossible, aura lieu un de ces jours.

On s'occupe également d'un autre projet. On sait le danger qu'offre la navigation dans le voisinage du cap méridional de la Floride. Il s'agirait d'établir une communication entre l'Atlantique et le golfe du Mexique au moyen d'un chemin de fer qui traverserait toute la Floride dans sa partie septentrionale. On a même commencé les travaux sur le littoral du golfe, et si les actionnaires se présentent en nombre suffisant le railway sera continué d'étape en étape jusqu'à ce qu'il ait atteint le rivage de l'océan.

(*Abeille.*)

Le Masque de Fer.—On lit dans le *Messager de Langres*:

"Il y a peu de jours à Langres, dans une vente publique, une revendeuse trouva un masque en fer, dans un lot de ferraille, qui venait de lui être adjugé. Elle le céda pour une somme modique à M. L., amateur distingué, qui après avoir gratté l'épaisse couche de poussière qui tapissait l'intérieur, mit à découvert une petite bande de parchemin noircie par le temps, et sur laquelle on pouvait voir encore quelques caractères a demi effacés. Cette bande lavée avec soin et soumise à des réactifs, permit de lire l'inscription suivante:

"*Anno presenti* 1703 *foreeum more aculeis*

. . . .

"Le surplus de la légende manque; mais ce qui en reste suffit à éclaircir un des points les plus essentiels de l'histoire moderne; il en résulte, selon nous, la preuve que le masque dont il s'agit est précisément celui qui recouvrait le visage du prisonnier d'Etat, connu sous le nom de l'homme au Masque de Fer.

"On se rappelle en effet que, suivant plusieurs historiens, le roi Louis XIV eut un frère jumeau à qui revenait la couronne. Ce jeune prince disparut tout-à-coup, sans qu'on pût jamais approfondir le mystère de sa disparition. C'est donc une bien intéressante découverte que celle de ce masque de fer. Nous la recommandons à la sérieuse attention des savants et des archéologues."

Devise de Soulouque.—L'illustre empereur Soulouque, Faustin 1er, a décidé que la devise du peuple haïtien serait désormais: Dieu! mon pays natal!.. et mon épée!

Cela ressemble beaucoup à la devise d'un certain parti qui s'intitule "Parti national américain," lequel a pour devise "Dieu! mon pays natal! et....

Lequel a copié l'autre, du Know-Nothingisme ou de sa majesté Soulouque? Comme les grands esprits républicains se rencontrent!...—*Meschacébé.*

DUELS EN CALIFORNIE

Le dernier numéro du *Messager de la Californie* contient un article contre les duels qui nous a plu et que nous reproduisons en grande partie:

La Californie est un pays très sain, mais qui cependant a ses épidémies. Ces épidémies ne sont ni le choléra, ni la peste, ni la fièvre jaune; elles attaquent généralement plus le moral que le physique de la population.

Quelquefois c'est la banqueroute: ce mal est non-seulement épidémique, mais endémique, comme disent les médecins; il s'est acclimaté ici et l'on y est tellement accoutumé, qu'on n'y fait plus attention.

Une autre contagion morale qui sévit avec une recrudescence vraiment alarmante est la maladie des duels.

On se bat au pistolet, à la carabine, au rifle, au sabre, à l'épée, à coups de bâtons, à coups de poings, à coups de pieds, avec les mains, avec les ongles, avec les dents.

On se bat pour un compte, pour un mot, dit, écrit ou imprimé; pour un chien, pour un chat; on se bat pour un sourire, pour une œillade, pour un geste: on se bat pour de l'argent; on se bat pour rien.

Les avocats après avoir rompu leurs plus solides lances au barreau, se jettent sur des pistolets pour en tirer leur meilleur et dernier argument. Les hommes politiques, après s'être montrés le poing à la tribune et s'être mis en pièces dans leurs discours, vont se couper la gorge pour se mettre d'accord. Les négociants, après avoir débattu leurs intérêts, règlent enfin leurs comptes les armes à la main. Il n'est pas jusqu'aux bohémiens du journalisme qui ne veuillent tâter de la rapière et faire triompher leurs idées ou leurs passions en les faisant sortir par la lumière d'un revolver.

Et il y a une loi formelle, portée contre le duel.

Outre la loi, il y a encore mille raisons qui condamnent cet usage barbare. Mais, nous devons le dire, s'il y a de fortes raisons contre, malheureusement il y a de grands, de puissants exemples pour.

Des hommes haut placés dans la magistrature, dans le commerce, ne se font nul scrupule de prendre part à ces combats absurdes et inhumains, ou d'y assister comme témoins. Ce sont des réunions, presque des fêtes populaires, où se trouvent des centaines de personnes assemblées comme pour voir un combat de taureaux, et quand la police intervient, c'est quand on a tiré cinq ou six coups de feu, quand il y a une jambe cassée, un œil crevé ou une cervelle qui a sauté.

Et quand la police a saisi, arrêté, la justice frappe timidement ou ne frappe pas du tout.

Faut-il s'étonner si le mal, au lieu de diminuer, va toujours en augmentant? faut-il s'étonner si ce jeu homicide devient une mode, une manie?

Le duel mettant en danger sans raison la vie de deux individus, toute provocation est un crime de lèse-humanité.

Le duel donnant l'avantage au spadassin exercé, et condamnant à une mort probable le citoyen inoffensif, est un monstre dans l'ordre social.

Toutes les forces morales, intellectuelles, doivent donc s'unir pour étouffer ce monstre.

Ne touchez pas a la presse.— M. Dutch, rédacteur et propriétaire du *Commercial Advertiser* de Chicago, s'étant absenté pour affaires, laissa son journal aux mains d'employés. Le loyer de la maison se trouva par suite n'être pas payé à l'échéance. Profitant de cette circonstance et de l'absence de M. Dutch, le propriétaire de la maison, qui était de ses adversaires politiques, jugea l'occasion bonne pour se débarrasser du journal qui faisait la guerre à ses intérêts politiques et même industriels. Il saisit tout le matériel d'imprimerie et le fit enlever de la maison avec assez peu de ménagements pour le mettre presqu'entièrement hors de service. A son retour, M. Dutch intenta un procès en dommages-intérêts. Le jury lui alloua 4,500 piastres, mais, sur appel, la cour suprême a élevé la somme à 15,000 piastres. Le *Times* dit à ce propos: "Nous pensons que ce verdict aura un bon effet. Il apprendra à tous qu'une presse indépendante ne saurait être abattue ou sacrifiée dans cette communauté. La liberté de la presse est trop sacrée aux yeux de notre peuple pour qu'aucune combinaison puisse prévaloir contre elle." Amen!

(*Courrier des Etats-Unis.*)

Wisconsin.—Barstow, démocrate, a été nommé gouverneur du Wisconsin, par 158 voix de majorité sur Bashford, républicain noir.

Un juge avocat.—Un journal publie l'anecdote suivante dans son dernier Courrier du Palais:

Dans une petite ville d'outre Loire,—prenons du champs afin de ne désigner personne, il suffira que les intéressés se reconnaissent, —il y a un avocat du tribunal de première instance qui est aussi juge-suppléant du tribunal de paix. Or, il vient d'arriver que ce juge de réserve, substituant le titulaire, a rendu une sentence; et comme dans tous les procès il y a quelqu'un qui le perd, ce procès-là n'a point échappé au sort commun, il y a eu un vainqueur et un vaincu.

Le vaincu est allé trouver son juge devenu avocat, et lui a dit:

—Vous m'avez condamné?

—Oui, mon ami, sur le siége je ne connais personne, je n'écoute que ma conscience.

—Très-bien, et je ne viens pas me plaindre. Mais vous ne m'avez jugé qu'en premier ressort?

—Sans doute.

—Je veux faire appel.

—Vous le pouvez, mon ami.

Je le sais bien; mais j'entends vous prendre pour avocat.

L'avocat-juge, qui n'a pas *des sacs jusque aux arretières*, à la façon de Dandin, voit un procès à plaider et se gratte l'oreille.

—Ecoutez donc, mon ami; me prendre pour soutenir votre appel, c'est très bien, et rien n'est plus facile. Mais parler comme avocat contre un jugement que j'ai prononcé comme juge, c'est un peu délicat, et au premier abord on entrevoit une apparence d'incompatibilité.....

—Vous me refuseriez, interrompt le plaideur, moi, votre client depuis votre premier rôle?

—Je ne vous refuse pas, mon ami; mais il me semble..... Enfin nous verrons ça; revenez demain, et je vous ferai connaître ma résolution.

Le client sort, et un moment après notre avocat prend son chapeau et se rend chez son bâtonnier pour lui exposer le cas et le consulter sur la conduite à tenir.

Le bâtonnier, un peu égayé par le comique de la situation, ne résiste pas à l'envie de seconder une drôlerie si désopilante. Alors, cédant à l'esprit français plutôt qu'à l'esprit professionnel:

—Ma foi, dit-il au juge suppléant d'un ton sérieux, je ne vois pas pourquoi vous refuseriez de plaider cette cause.

—Je suis de cet avis, reprend l'autre, qui ne demande qu'à être encouragé. Mais ce qui me semble louche, c'est qu'il faudra que j'attaque moi-même mon propre jugement.

—Eh bien! ça prouvera votre indépendance.

—Vous avez raison, je crois.

—Et moi, j'en suis sûr; sans compter que votre position est admirable. Si vous obtenez qu'on réforme votre jugement, quel succés comme avocat! et si, malgré votre éloquence, on le confirme, quel triomphe comme juge! de quelque côté que ça tourne, vous ne pouvez que vous couvrir de gloire.

—Bon! ça me décide, et j'accepte.

Et il a accepté. Mais ce n'est que dans un mois qu'il doit plaider cette affaire, et, ceci lu, il ne la plaidera pas, nous l'espérons.

Opinion du maréchal Pelissier.— On écrit de Constantinople à la *Gazette de Cologne*:

"On affirme que le maréchal Pélissier a adressé à l'empereur Napoléon un mémoire dans lequel il démontre que la conquête de la Crimée demandera trois fois plus de temps et de sacrifices que n'en a coûté la prise de Sébastopol-Sud. La clef de la Crimée serait à Pérékop et une attaque contre ce point, au milieu de la steppe dénuée et aride, serait l'entreprise la plus ardue qui ait été tentée dans les temps modernes. Le maréchal serait d'avis de transporter, pour la campagne prochaine, le théâtre de la guerre, sur d'autres points. Le général Martimprey a été envoyé en Crimée pour examiner sur les lieux le bien fondé de l'opinion du maréchal, et l'on assure qu'il la partage entièrement.

La Ville aux Filles.—Tous les époux qui désireront avoir des filles devront s'établir à Cincinnati, car dans cette Reine de l'Ouest, sur dix enfants nouveau-nés, il y en a généralement neuf du beau sexe. Aussi Cincinnati fait-il un commerce considérable d'exportation.... en filles à marier. C'est le rendez-vous général de tous les célibataires à la recherche d'une position conjugale. Les journaux de Cincinnati affirment qu'un jour viendra où cette ville fournira des femmes à tout l'Univers; on parle déjà de l'établissement de plusieurs courtiers d'exportation du beau sexe.

Les Généraux Anglais.—Le *Punch* explique à sa manière le système pris par le gouvernement anglais de ne placer que des vieux généraux à la tête de ses armées. Un général en chef, dit-il, doit pouvoir se vanter de regarder la mort en face et sans sourciller. C'est pourquoi notre gouvernement trouve plus rationnel de prendre les plus vieux de nos généraux, vu que leur âge les a déjà conduits à la porte de la mort.

☞ On a célébré, a San Francisco, 267 mariages depuis le commencement de l'année 1855.—*Messager de San Francisco.*

QU'EST-CE QUE L'AMOUR!

Voici la réponse médicale à cette insoluble question:

C'est une souffrance de cœur occasionnée par un fort désir désordonné d'avoir quelque chose de fort difficile à obtenir. Cette maladie attaque également les personnes des deux sexes, de 15 à 30 ans. On en a vu aussi, mais rarement, des attaques sur des sujets de 60 ans.

Symptômes.— Absence de l'intelligence, appelant les choses de différents noms, ainsi des pleurs sont du nectar, des signes sont des zéphirs, etc. Grande propension au poétique, à la musique; regards enflammés aux étoiles; perte d'appétit; négligence des intérêts et des affaires; dédain de toutes choses excepté une seule; regards égarés, soupirs fréquents.

Effets.—Inflammation du cœur; pouls élevé, regards vagues mais expansifs; assoupissements des facultés. Parfois surexcitation de l'imagination, qui ne voit plus que bouquets de roses, désirs extravagants, rêves insensés; puis mer de désespoir, tourments, tortures et suicide.

Guerison.—Le mariage.

Incendie.—Le *Chronicle* de Natchitoches nous apprend qu'un incendie a éclaté dans cette ville ces jours derniers. Une maison occupée par une négresse a été dévorée par les flammes et un malheureux enfant d'environ deux ans qui s'y trouvait à péri dans l'incendie.

VENTE PUBLIQUE,

Par le soussigné, Encanteur dans et pour la Paroisse St. Landry.

LE public est par le présent averti qu'il sera vendu en vente publique, au plus offrant et dernier enchérisseur, par le soussigné, Encanteur Public dûment commissionné, sur l'habitation ci-dessous désignée, située sur le Bayou Têche, en cette Paroisse, étant la dernière résidence de feu Dame Emélie Barré, veuve décédée de feu Joseph Gradenigo, aussi décédé,

Le Samedi 15 Mars prochain, 1856,

les propriétés suivantes, dépendant de la succession de ladite dame Emélie Barré, savoir:

L'Habitation

dernière résidence de ladite défunte, située sur le Bayou Têche, dans la susdite Paroisse St. Landry, mesurant trois arpents de face au dit Bayou, sur quarante arpents de profondeur, bornée au Nord par l'habitation du Major John Close, au Sud par celle de Joseph M. Carrière père, à l'Est par des terres publiques, et à l'Ouest par ledit Bayou Têche, ensemble avec toutes

LES BATISSES

et les autres améliorations qui y sont situées et qui en dépendent.

Un Morceau de Terre Boisee,

situé sur le Bayou Courtableau, en la Paroisse St. Landry, mesurant dix arpents de face audit bayou, sur quarante arpents de profondeur, borné au Nord par ledit Bayou, au Sud par les terres publiques ou par celles de Joseph M. Carrière père, à l'Est par la terre de Jonathan Harris, et à l'Ouest par les terres de Charles Close et Valery Mayer.

La moitié indivise d'un

Lot de Ville,

situé dans la ville des Opelousas, borné au Nord par la propriété de Mme. Marguerite McDonald, au Sud par une rue inconnue, à l'Est par la propriété de M. John H. Overton, et à l'Ouest par la rue de l'Union ou de l'Eglise, ensemble avec la moitié indivise des bâtisses et améliorations qui en dépendent.

12 ESCLAVES

ci-après décrits, savoir:

Drauzin, mulâtre d'environ 27 ans.
Bienvenu, mulâtre d'environ 35 ans.
Marguerite, négresse âgée d'environ 32 ans, avec ses deux enfans, Prince, négrillon âgé d'environ six ans, et Mélite, négrillonne, âgée d'environ cinq ans.
Françoise, négrillonne d'environ 12 ans.
Lidy, négrillonne âgée d'environ 11 ans.
Jean, mulâtre âgé d'environ 14 ans.
Maria, négresse d'environ 50 ans,
Patience, négresse de 60 ans.
Marie, négresse de 50 ans.
Primusse, nègre de 84 ans.

Environ 15 têtes de bêtes à cornes douces, 2 Chevaux, une charrette à cheval, un lot de cueillères et de fourchettes en argent, lits et linge de lits, meubles de ménage et une infinité d'autres articles dont l'énumération serait trop longue.

Conditions:—Quinze pour cent sur le montant de la vente, payable comptant, et la balance, payable à un, deux et trois ans de crédit, à compter du jour de la vente. Les acquéreurs fournissant leurs billets avec bonnes et suffisantes cautions solidaires à la satisfaction de l'Administrateur de la succession, et toutes sommes portant intérêt à raison de huit pour cent par an en cas de non paiement à échéance. Et en outre, les terres et les esclaves demeurant spécialement hypothèqués par privilège jusqu'au paiement réel et effectif du principal et des intérêts qui auront pu s'accroître.

Lesdits billets seront faits payables à Chs. Close, Administrateur de la succession.

A. DEJEAN, *Encanteur.*

Opelousas 9 Février 1856.

Etat de la Louisiane.

Cour de District, Paroisse St. Landry. } No. 7630.

Succession de Thomas M. Watkins, decede'.

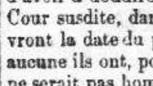
ANDRE PRUDHOMME, de la Paroisse St. Landry, Administrateur de la Succession de feu Thomas M. Watkins, décédé, dernièrement de la Paroisse St. Landry, ayant présenté un tableau de distribution de la dite succession, accompagné d'une pétition demandant l'homologation d'icelui; —et attendu qu'il a été fait droit à la demande de la dite pétition par ordre de la Cour susdite en date du 31 Janvier, 1856.

En conséquence, avis est par le présent donné aux intéressés dans cette succession, d'avoir à déduire, par écrit, au Greffe de la Cour susdite, dans les trente jours qui suivront la date du présent avis, les raisons, si aucune ils ont, pour lesquelles le dit tableau ne serait pas homologué, et l'Administrateur autorisé à payer conformément à la loi.

Ls. LASTRAPES, *Greffier.*

Opelousas, 2 Février, 1856.

MAGASIN A LA MODE!



LE soussigné arrivant de la Nouvelle-Orléans, offre à vendre à des prix raisonnables, son magnifique assortiment d'Habillemens à la dernière mode pour Eté, ainsi que Etoffes pour Pantalons, Paletots, Gilets, &c., nouveautés pour Dames, —Mousselines de tous les goûts, Jaconats, Barèges, Tissus de Soie, un joli assortiment de Broderies, Robes avec Volans et autres, Chapeaux, Chaussures fines et communes, pour hommes, pour femmes et pour enfants, Quincaillerie, Fayence, et un assortiment complet d'Indiennes, fines et communes, un bel assortiment de Groceries et de Parfumeries. Venez me visiter avant d'acheter ailleurs.

☞ Il a transporté son magasin rue du Maine, première maison au Sud de l'atelier de tailleur de Mr. C. Mornhinveg.

S. GARRIGUES.

Opelousas, 28 Avril, 1855.